

Visions de Sharron : chapitre 1

André Pronovost

Number 9, 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90274ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

2371-1590 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Pronovost, A. (2019). Visions de Sharron : chapitre 1. *Entrevous*, (9), 30–31.

En exclusivité, le chapitre 1 de *Visions de Sharron*, un récit en écriture d'André Pronovost, la suite de *Kerouac et Presley*.

Le retour quotidien de mon père au foyer, après son travail, est mon plus beau souvenir d'enfance. Il arrivait de Montréal, par autobus. L'autobus jaune orange de la Compagnie de transport provincial – pare-brise double et encastré, porte à pentures à commande manuelle, arrière en forme de bombe –, qui allait jusqu'à Terrebonne, jusqu'à Rawdon, et aussi loin qu'à Saint-Donat. Je m'en souviens comme si c'était hier. Tenait lieu de signal le bruit du moteur et des freins à air du gros transporteur, qu'on entendait jusqu'au Bord-de-l'Eau. Ma sœur et moi (nos deux frères n'étaient pas nés), notre mère nous prenait aussitôt par la main, et c'était fabuleux. Ça tenait de l'événement, de l'irréel, des contes de Perrault. Fraîchement brossés, endimanchés, nous courions vers le sentier qui, en partant de la maison, menait à travers bois jusqu'au sommet de la falaise. Nous montions vers le ciel, vers la lumière entre les arbres, et plus rien ne nous manquait, comme dans les Béatitudes. Avoir été dans les parages, avoir eu vent de notre histoire, je parle ici de Walt Disney, il aurait fait un film sur nous.

Le scénario ne changeait pas. C'était un scénario gagnant, après tout. Papa, sitôt descendu du vaillant autobus, et sitôt avait-il commencé à marcher, se mettait à siffler. Il sifflait d'un son juste, joyeux, puissant. Quasi militaire. L'entrée en scène du héros, partout dans le monde et de tout temps, est presque toujours rehaussée de musique. Il sifflait comme l'oiseau qui vole haut dans l'azur, qui défie les tempêtes, qui refoule les malfaisants dans leurs derniers retranchements. Nous l'entendions d'abord siffler, et le voilà apparaissant. S'ouvrait un grand livre aux images fabuleuses, qu'on aurait dit sorti d'un atelier de dorure.

Ce sentier en lacet et souvent escarpé, fait de marches en pierre sèche et de paliers à même le roc, ralliait celui qui, du sud au nord, à même le flanc de la falaise, connecte le Bord-de-l'Eau au reste du Vieux-Saint-Vincent-de-Paul, et ça, depuis l'époque amérindienne. C'était presque toujours là, à la jonction des deux sentiers, celui des Pronovost et celui des Autochtones, qu'avaient lieu les retrouvailles, les effusions, les doux moments d'éternité. Maman était éblouissante. Fallait la voir jeter les bras autour du cou de son cher Louis, le seul homme qu'elle ait jamais aimé. Ses yeux brillaient comme des soleils. Elle courait après son souffle. Elle avait vingt-cinq ans. Tout jeune, j'ai senti que la beauté d'une femme pouvait aussi bien vous conduire à Dieu que vous précipiter, la tête la première, dans les affres de la perte.

Lison et moi, Papa nous prenait dans ses bras rassurants, ses bras forts de Saint-Tite, en Mauricie, où il était né, et c'était de cette façon qu'on regagnait le bas de la pente, puis la maison. Ç'a été mon enfance. Aussi simple que ça. Rien de plus, rien de moins. Ce qui revient à dire ceci : évitez de me demander mon opinion sur certaines choses. Les idées d'aujourd'hui, du féminisme à l'athéisme, du transhumanisme à la remise en cause des valeurs d'engagement, de rectitude et d'effort sur soi-même que porte le christianisme, me mettent des piquets dans la tête. À croire les histoires de Simone de Beauvoir, ma mère, féminine jusqu'au bout des doigts, et créatrice exceptionnelle, aurait manqué son train. Bien plus, elle se serait prostituée en épousant mon père.

Notre monde n'a jamais eu une telle flopée de penseurs fous. Fuyez-les à toutes jambes, et sans jamais vous retourner. Il faut prendre les idées pour ce qu'elles sont, et nombre d'entre elles n'en sont même pas, tant elles évoquent les eaux acides, la fourberie et le whisky. Réfugiez-vous au fond des bois, s'il le faut. Cachez-vous des marchands du Temple, des déclamateurs vulgaires et des gens qui ne savent chanter que sur une seule note, et montez-y votre tente. Allumez un feu de camp. Laissez faire le reste. Vous n'êtes jamais seul, avec un feu.

Cette falaise de mon enfance date de l'an mille avant Jésus-Christ. Elle m'a prise à l'écart avant même que je ne commence à marcher. Elle m'a fait des confidences, et c'est resté entre elle et moi. Elle m'a coulé sans que je m'en aperçoive dans le moule du passé et de la tradition. Elle m'a marqué de son fer rouge. C'est sur son modèle que, peu à peu, j'ai bâti un monde. J'y ai mis d'autres falaises et, une fois parti, des montagnes et des cols, du soufre et du feu, et quelques bonnes vallées de larmes. J'y ai mis des étoiles, bien entendu, et peu s'en est fallu que j'y ajoute la Voie lactée. L'étoile est mon thème. J'y ai mis – sortis de mes pensées secrètes – des poètes, des prophètes, des femmes sages et des fous. Des roses fanées. Des papiers gris. Et plusieurs beaux oiseaux, dont le pygargue américain et la colombe du Saint-Esprit.